

LOGIQUES SOCIALES ET REPRESENTATIONS DES CHOIX DE CARRIERES ACADEMIQUES DES ETUDIANTS CAMEROUNAIS : LE CAS DE L'UNIVERSITE DE DSCHANG.

Benjamin LELE

Université de Dschang

ben.lele@yahoo.com

Résumé

Face à la multitude de possibilités de choix de carrières académiques offertes à l'étudiant dès son entrée à l'Université; leurs options sont conduits par certaines logiques et représentations sociales, qui les amènent à faire des choix adéquats (conformes à leur formation antérieure ou non). Ainsi, cette recherche quali-quantitative se propose d'analyser comment ces motivations sociales sont construites à partir des représentations qui ont cours dans l'environnement social des étudiants. Pour y arriver, nous avons utilisé l'analyse stratégique et l'interactionnisme symbolique. Au niveau méthodologique, nous avons interrogé aux moyens des entretiens directs et semi-directifs 151 étudiants; appuyé par des discussions de groupe et d'une recherche documentaire. Dans cet ordre d'idées, les logiques peuvent être le produit des circonstances du choix. Les représentations sociales jouent un rôle non négligeable dans la genèse des logiques des choix académiques des étudiants. La majorité des étudiants intègrent la pensée de leur environnement social sur l'école, la réussite; le prestige et l'avenir. Dans cette mouvance, les étudiants choisissent leur filière avec ce que leurs sociétés leurs ont inculqué et en fonction de leur origine sociale. Ils sont en possession d'un « capital culturel et capital social », et peuvent difficilement s'en défaire au moment du choix.

Mots-clés : étudiant, choix de carrière académique, filière d'études, logiques sociales, représentations sociales.

Abstract

Facing the multitude of possibilities of academic career choices the student is offered since his entry in the university; their options are driven by some logical and social representations, that bring them to make adequate choices (compliant to their previous training or not). So, this quali-quantitative research intends to analyze how these social incentives are constructed from the representations that are in use in the social environment of the students. To reach our goal, we have used strategic analysis and symbolic interactionism. As concerns methodology, we have interviewed 151 students through directive and semi - directive questions; supported by focus group and a documentary research. In this order of ideas, the social logics of the students can be the product of the circumstances of the choice. In the same way, social representations play a non negligible role in the genesis of the logics of the academic choices of the students. The majority of the students integrates the thought of their social environment on education success; prestige and the future. Following this logic, students choose their

branch with what their society has instilled in them and depending on their social background. They are in possession of a cultural capital and social capital, and can undo themselves with difficulty of it at the time of the choice of orientation.

Key words: *student, choice of academic career, branch of study, social logics, social representations.*

Introduction

L'étude sociologique de l'orientation universitaire ne saurait de notre point de vue s'en passer des logiques et/ou des motivations sociales des choix de carrières académiques que font les étudiants. Il existe un lien entre l'orientation académique et la qualité des réalisations scolaires des étudiants de l'Université de Dschang. Une mauvaise orientation peut s'avérer être à la base de nombreux insuccès estudiantins à l'Université de Dschang. Viser juste dans le choix du cursus universitaire qu'on doit effectuer apparaît essentiel pour le nouvel étudiant, car il garantit un avenir académique honorable. Or les choix des étudiants sont conduits par certaines logiques, des motifs de divers ordres qui peuvent les induire en erreur ou alors les permettre de réaliser leur destin en induisant un choix raisonnable. Ces logiques et/ou ces motivations sont construites à partir des représentations en cours dans l'environnement social de l'étudiant, d'où la précision « *logiques et/ou motivations sociales* ». Elles peuvent aussi être le produit des circonstances du choix. Quelles sont donc ces logiques et/ou ces motivations sociales qui amènent les étudiants à choisir telle filière d'études ou telle autre ? Faire l'examen de ces logiques constituera le point névralgique de notre réflexion dans la suite de ce travail. Nous examinerons d'abord le lien de causalité existant entre les logiques et les représentations sociales (1), ensuite nous jetterons un regard sur les diverses logiques sociales des choix de branches d'études que font les étudiants (2) avant de déboucher sur les représentations sociales (3).

1. Logiques estudiantines et représentations sociales des filières d'études universitaires.

La littérature sociologique consacrée au problème de la relation origine sociale et éducation a connu un rapide développement depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Historiquement la sociologie de l'éducation s'est donnée pour objet l'étude de la relation entre le système éducatif et la société globale d'une part, et la mise en lumière

de ses influences (le système) dans le processus de formation des groupes et des castes dirigeantes d'autre part. L'éducation assurée longtemps par la famille, est aujourd'hui dans une grande mesure dispensée par l'institution scolaire. En effet, l'école en qui on avait longtemps vu un mécanisme correcteur des inégalités dues à sa naissance, apparue incapable de jouer le rôle qui lui a été assigné constatent (Bourdieu et Passeron, 1964). L'école avait au départ une fonction de socialisation. Laquelle devait se faire de façon « démocratique », selon (Alain, 1986 : 22). C'est-à-dire que tout le monde devait bénéficier des bienfaits de l'école.

Cependant, cette fonction initialement assignée à l'école sera vite détournée ; car, « le fonctionnement de l'école s'est révélé n'être autre chose que le reflet de la structure hiérarchique de la société ». Aussi, elle va se révéler très tôt, comme « un instrument de différenciation et de stratification sociale » constatent (Bourdieu et Passeron, 1970 : 32). L'inégalité des chances devant l'enseignement en est la conséquence directe. On assistera à l'élimination de certaines catégories de personnes de l'institution. Les groupes socio-économiques marginalisés comme les enfants défavorisés des villes et le paysannat des campagnes. Le système éducatif s'est révélé inapte à assumer cette tâche. Cette incapacité de l'école de réduire les inégalités sociales a ouvert une autre voie à la sociologie de l'éducation à savoir le concept de sociologie des inégalités sous-tendus par deux thèmes et entretenue par (Boudon, 1973 : 7) à savoir : « L'inégalité des chances devant l'enseignement, c'est-à-dire la différence, en fonction des origines sociales, dans la probabilité d'accès aux différents niveaux de l'enseignement et particulièrement à ceux les plus élevés » et « la mobilité ou l'immobilité sociale, c'est-à-dire la différence, en fonction des origines sociales, dans les probabilités d'accès aux différents niveaux socio-professionnels ».

En sociologie de l'éducation, l'on explique les inégalités d'accès à l'éducation par le poids de l'origine sociale. Les chances de réussite scolaires varient en fonction de l'origine sociale des élèves. Plus l'origine sociale est élevée, plus les chances d'accès à l'enseignement sont grandes. Pour expliquer cette différenciation éducationnelle souligne (Mbala, 1985 : 3) : « on a souvent l'habitude d'utiliser la classe sociale comme indice d'ensemble de l'origine sociale. Ainsi l'on peut comprendre que le métier du père serve de base au classement des enfants par catégories ». Cette information étant considérée comme un

déterminant sociologique important de leur origine sociale. Outre le métier des parents, leur degré d'instruction représente une variable pour laquelle il est relativement facile de recueillir les données.

Eu égard à ce qui précède, nous pouvons considérer l'origine sociale en termes de classe sociale. Partant, (Mbala, 1985 : 601) souligne qu'en ce qui concerne l'Afrique et le Cameroun en particulier il faut ajouter à ces deux variables : « l'origine géographique et surtout l'ethnie » qui combinées constituent deux principes d'organisation sociale indépendants qui toutefois, se compénètrent en Afrique. Et, il relève de l'évidence que chaque individu, et particulièrement chaque étudiant provient d'un milieu social qui a, comme écrit (Durkheim, 1991 : 8) : « ses manières d'agir, de penser, de sentir » qui lui sont propres. Dans ce sens lorsque les étudiants nouvellement arrivés à l'Université sont confrontés au choix d'une filière parmi toutes celles qui leur sont présentées, ils gèrent la situation de manière interne avec les préjugés et les présupposés que leur a transmis la société dont ils sont originaires. Ils sont en possession de ce que (Bourdieu et Passeron, 1964 : 55) appellent « capital culturel et capital social », et peuvent difficilement s'en défaire au moment de leur choix. Les logiques qui président aux choix des étudiants sont très souvent produites par cet arrière-plan social. C'est le cas des étudiants de l'Université de Dschang.

1.1 Origine sociale des logiques d'étudiants face aux choix d'une filière d'études universitaires.

A travers les échanges avec les étudiants de notre échantillon, il ressort que l'orientation au collège, comme au lycée est souvent conduite par des prénotions que les jeunes gens tirent de leur environnement social. Il y va de même pour celle de l'Université. En effet la société adjuge à chaque série du secondaire une certaine valeur par rapport au genre d'études universitaires ou d'activités professionnelles auxquelles elle destine.

Dans ce sillage, on ne saurait reconnaître à la société, ou plus précisément aux tissus sociaux divers dont proviennent les élèves, une connaissance approfondie des études spécifiques auxquelles conduisent ces séries. Dans cet ordre d'idées les acteurs sociaux affublent chaque filière universitaire d'étiquette pas toujours honorable. Ainsi, s'illustre d'abord le poids de ce que l'on peut appeler la logique de filière, ensuite

le caractère discriminant pour les types de baccalauréat, du niveau de réussite, voire de la mention obtenue.

Bien plus, Il y'a aussi une logique de niveau. A cet égard, (Bisseret, 1974 : 152) sociologue, fait une analyse des processus du jeu qui entre dans la sélection universitaire en France et démontre que : « les rapports de domination économique et idéologique qui définissent l'identité des classes et des catégories de sexe, constituent le principe explicatif des disparités dans le devenir scolaire et social des individus ». Tout comme (Bourdieu et Passeron, 1964 : 61), elle est d'avis que les étudiants des classes dominées qui accèdent à l'Université sont limités dans le choix des filières d'études. Acculés par des contraintes économiques, ils choisissent les études les moins valorisées socialement, tandis que leurs homologues de la classe dominante s'approprient les savoirs les plus nobles qui leur ouvrent de larges perspectives académiques et professionnelles. C'est pourquoi (Bisseret, 1974 : 154) affirme qu' : « aucune contrainte économique n'assigne donc de bornes temporelles aux perspectives d'avenir des fils de la classe dominante. Les enfants des classes dominées sont, quant à eux enfermés dans leur présent et leur rapport à l'avenir immédiat ». Il importe à cet effet de noter que pour le cas d'espèce, l'orientation universitaire à Dschang est tributaire de l'orientation au niveau des collèges et lycées. Et comme écrit (Dumont, 1994 :144) : « les options prises dès la seconde orientent vers une première, puis une terminale précise », et par ricochet vers un type d'études universitaires précis.

Dans l'enseignement supérieur actuel en France, les « bons élèves » se détournent de l'Université, et posent de cette manière des problèmes excessivement graves, au moins pour deux raisons : parce que c'est à l'université qu'est dévolue la formation des cadres dans des secteurs clefs pour l'avenir, tels que l'enseignement et la recherche. Les enseignements spécialisés des grandes écoles et des sections technologiques vers lesquelles se tournent « les meilleurs élèves », ignorent cette ouverture et cette formation culturelle sans lesquelles un cadre même de très haut niveau risque de n'être jamais qu'un technicien. Si plusieurs étudiants à Dschang trouvent un certain prestige à faire des études de physique ou de Mathématiques; plusieurs autres trouvent aussi honorable de faire plutôt des études de langues étrangères appliquées.

Ainsi un ensemble de préjugés se sont construits, et influencent les choix des séries au lycée et dans les filières à l'université. Delà, les jeunes gens tirent les logiques sociales qui les orientent dans la plupart des cas. Il serait louable que nous visitions, certains de ces préjugés à la lumière des données récoltées au cours de nos entretiens auprès des étudiants de l'université de Dschang. Il s'agit de deux éléments dans le système d'enseignement post-bac d'une part qui offrent trois grandes orientations (université ; grandes écoles de formation ou l'enseignement supérieur court); et les stratégies d'orientation (la logique d'excellence, la logique de calcul, la logique d'indétermination) qu'il induit, d'autre part.

2. Représentations sociales : préjugés transmis aux étudiants.

La représentation sociale est le processus par lequel les groupes ou les individus cernent et organisent leur univers en général et leur environnement en particulier en donnant un sens et une place à chacun de leurs éléments. Selon (Moscovici, 1972 : 309) : « la représentation est pour chaque groupe, appropriation du monde extérieur, recherche d'un sens dans lequel pourra s'inscrire l'action ». La façon dont on se représente un objet, un événement influencera la façon de nous conduire par rapport à ce dernier.

Dans cette logique, la représentation d'une réalité comme l'échec scolaire, qui a des causes aussi bien internes qu'externes ; ne peut se faire que si le fait est perçu par l'observateur comme transcendant sa volonté, au regard de sa capacité à le produire. Les causes internes et externes n'étant pas forcément indépendantes les unes des autres, par exemple : la capacité et la difficulté des études exprimées par le mot "pouvoir".

Aussi, il faut relever que certaines causes des insuccès n'influencent les conduites que si elles sont reliées à d'autres. Ainsi l'effort et l'intention, n'engendrent une conduite ou un événement précis que s'ils sont liés aux capacités ou aux aptitudes des sujets concernés. Une enquête menée par (Deschamps et *al.*, 1982) auprès des élèves du secondaire en occident a révélé les faits suivants : les élèves des sections classiques, en majorité issus des classes sociales élevées privilégient dans leurs représentations des facteurs de réussite, un mode d'attribution interne. Ils estiment que leur effort dépend d'eux-mêmes aussi bien pendant qu'après le cursus scolaire. Des facteurs comme l'intelligence et

le travail personnel sont perçus comme étant des déterminants pour la réussite.

Les élèves des sections pratiques, en majorité issus des classes sociales basses privilégient dans leurs jugements des causes de réussite, un mode d'attribution externe : c'est-à-dire qui transcende leur volonté. Ils jugent que leur sort ne dépend pas d'eux-mêmes et que l'école ou l'État est le principal acteur qui en décide. Chez les élèves des classes moyennes, on note une oscillation entre les deux modes d'attribution sans que l'un se fasse vraiment dominant. Ceci conduit les auteurs de l'enquête à conclure que : « la perception des causes du comportement est étroitement dépendante à la fois du contexte dans lequel elle s'effectue et de la position qu'occupe l'individu concerné au sein de ce contexte » ; (Deschamps et *al.*, 1982 : 96). De manière générale, ils estiment que les étudiants de statut social élevé voient leurs conduites expliquées en termes internes en cas de réussite, externes en cas d'échec et inversement pour les étudiants de statut modeste.

Au demeurant le processus de représentation sociale désigne l'opération et le produit de toute construction psychologique et sociale du réel. Les représentations, une fois ancrées dans la structure cognitive des individus, déterminent leur vision du monde. Dans ce sens, elles constituent selon l'expression de (Moscovici, 1972 : 309), une : « connaissance socialement élaborée et partagée » en même temps qu'une : « organisation psychologique particulière », (Moscovici, 1972 : 318) du réel à partir de laquelle les individus ou les groupes expriment leurs perceptions de l'environnement.

3. Hiérarchie des séries dans l'enseignement secondaire au Cameroun

A la question de savoir pourquoi ils se sont orientés vers les séries scientifiques dès le lycée, les étudiants des filières scientifiques enquêtés ont donné principalement les réponses suivantes : « A cause du prestige de la série 'C', "n'aime pas la littérature", "préfère la D parce que dégouté par les lettres" "et surtout la série C et D appartiennent aux forts ». La même question posée à des étudiants de série littéraire a suscité un autre genre de réponses : « ... "je me suis retrouvé là", "j'ai été forcée", "à cause de mes aptitudes"... ». Ils ne font référence à aucun prestige de leur série. Les étudiants qui viennent des lycées techniques sont assez rares à l'université de Dschang, du moins dans

notre échantillon. Ils optent le plus souvent pour des cycles courts qui durent deux ans (Brevet de Technicien Supérieur, Diplôme Universitaire de Technologie...). Par ailleurs, il ressort de nos investigations auprès des jeunes étudiants que l'enseignement technique est réservée aux "vieux", à ceux que "l'école a dépassée".

Dans cet ordre d'idées, cela corrobore une étude menée en occident par (Dumont, 1994 : 142), qui dit d'ailleurs à propos des élèves orientés à raison dans l'enseignement technique que : « pour ceux qui "n'aiment" pas l'école, ont des résultats insuffisants depuis la 6^{ème} et ne rêvent que de technique, pas de problème : abandonner le lycée classique pour l'enseignement professionnel sera bénéfique ».

Pour Dumont, beaucoup se sont orientés à tort dans l'enseignement technique. L'enseignement général semble réservé aux jeunes élèves, brillants et promis à un avenir de qualité. De l'autre côté, l'enseignement professionnel semble réservé à ceux qui, à cause de leurs contre performances scolaires ont « raté les voies royales » pour s'engager dans le « tunnel de l'enseignement technique ou professionnel ». Au Cameroun ce n'est pas toujours le cas. En effet, le contexte socioéconomique impose aujourd'hui que les jeunes soient de plus en plus formés dans l'enseignement technique pour pouvoir entreprendre et ne plus attendre et compter sur le secteur public.

Dans ce sens, on trouve des personnes de plus en plus jeunes et des "vieux" dans l'enseignement technique et professionnel de nos jours. Et même parmi les séries offertes aux élèves par ces deux types d'enseignement secondaire, il y'a une hiérarchie des séries, une hiérarchisation implicite selon la perception des étudiants qui correspond à peu près à ce qui suit : Série C ; Série D ; Série A ; Série F ou Série G. Cette hiérarchie des séries a souvent pour base le niveau de difficultés rencontrées qui est pourtant assez relatif puisqu' il dépend aussi des aptitudes de l'élève. Elle constitue un préjugé qui oriente bien les choix vers des séries. Et c'est là que commence souvent les problèmes d'orientation. Le jeune « avide de paraître » selon (Philippe, 2011 : 18), veut choisir la série des "forts", même s'il n'a pas de potentiel pour y réussir. Le résultat est parfois catastrophique. Cette hiérarchisation étant sociale, les logiques qu'elles engendrent sont donc d'origine sociale.

3.1 Hiérarchie des filières à l'Université de Dschang

Tableau 1: Hiérarchies des filières.

Modalités	FLS H	FS	FSJP	FSE G	FASA	TOTAL	POURCENT AGE%
Oui	32	21	16	10	3	82	54,30
Non	18	16	7	8	-	49	32,45
Peut-être	2	4	1	3	1	11	7,29
Aucune réponse	2	4	1	2	-	9	5,96
Total	54	45	25	23	4	151	100

Source : notre enquête de terrain à l'Université de Dschang

Comme cela apparaît clairement dans le tableau qui précède, une bonne proportion des étudiants 61,59% d'étudiants (si nous augmentons le pourcentage des personnes qui ont répondu par "peut-être") pense qu'il y'a des filières qui sont "supérieures à d'autres" en prenant en compte l'accès au marché du travail, contre 32,45% d'étudiants qui pensent qu'il y'a une égalité entre les différentes disciplines. Les entretiens que nous avons eus avec les étudiants de la faculté des lettres et de la faculté des sciences notamment, et avec certains étudiants des autres établissements, nous poussent à dire que la proportion d'étudiants qui admettent l'idée d'une inégalité entre les différentes filières universitaires, serait largement supérieure à 61,59% que notre investigation par questionnaire nous a fournis. En effet comme écrit (Dumont, 1994 : 146) : « s'il était de bon ton, il y'a quelques décennies, de s'illustrer en lettres ou langues classiques, il est aujourd'hui mieux coté d'être "scientifique". Le bac scientifique (S) permet "tout" (...). Le bac littéraire est réservé aux doux rêveurs en dilettante ».

Dans cet ordre d'idées, il est désormais socialement plus prestigieux de s'inscrire dans les filières scientifiques que dans une filière littéraire ou apparentée. C'est là un cliché social que les étudiants admettent, et défendent. En faculté des sciences par exemple, les filières comme l'informatique, la mathématique, sont considérées comme étant la crème des filières par les étudiants qui y sont inscrits. Les sciences physiques sont censées venir juste après, suivie de la chimie, la biologie et les autres. Cette classification implicite semble connue par la plupart des étudiants de la faculté des sciences qu'ils rejettent ou non. En faculté des lettres et sciences humaines, il n'y a pas de classification stéréotypée bien qu'il existe aussi une certaine tendance entre étudiants, à mépriser certaines filières. Quelques étudiants enquêtés en faculté des lettres et sciences humaines (18 étudiants) plus spécifiquement en sciences humaines ont manifesté un complexe de supériorité par rapport à leurs homologues des lettres.

De même en faculté des sciences juridique et politique et en faculté des sciences économiques et de gestion, les manifestations de ces complexes sont si disparates qu'il est difficile d'établir une classification des filières qui fasse l'unanimité. Cela ne veut nullement dire que l'idée d'une égalité entre toutes les filières est acceptée dans toutes ces facultés. La plupart des étudiants scientifiques s'estiment supérieurs aux autres, mais en plus les autres étudiants des autres facultés semblent l'admettre de façon tacite, à travers leur réponse à savoir "peut-être". Ils ont un pourcentage de 7,29% dans notre tableau. Ceci se comprend, lorsqu'on sait que plusieurs étudiants auraient voulu s'orienter vers les sciences dès le lycée, mais ont été contraints par leurs performances en matières scientifiques d'aller en série littéraire. De ce point de vue, peu d'étudiants s'orientent en série littéraire par passion pour les muses.

Ainsi, il est socialement compréhensible pour un étudiant en droit de prétendre que sa filière est meilleure que la filière sociologie, que de prétendre que sa filière surpasse la biochimie en terme de débouchés directs. Certaines filières par leurs effectifs, ou à cause d'une faible demande, et de leur caractère inconnu sont considérées comme les moins intéressantes et parfois comme étant inutiles. Ce sont là les perceptions des étudiants. Les critères qui servent de base à ceux qui attribuent des valeurs différentes aux filières sont principalement : la perception du niveau de travail qu'exige la filière, la sélectivité de la

filière (la scolarité élevée, l'entrée par voie de concours), le prestige des débouchés de la filière.

A l'exception de la sélectivité qui est manifeste et peut être constatée par toute personne avertie, les autres critères sont aléatoires et sont de toute évidence dénués d'objectivité. Par exemple plusieurs élèves de série A rêvent de faire le droit à cause du prestige que l'on attache à la magistrature dans la société. En fait, bon nombre d'étudiants font face aux choix d'une filière avec des connaissances figées des débouchés qui les empêchent d'entrevoir d'autres possibilités existantes. Ce sont souvent l'échec et le temps qui les amènent à la lucidité qu'ils auraient dû manifester lors du choix. Un titulaire d'un baccalauréat C se dit "qu'il ne peut s'inscrire qu'en informatique, mathématiques, ou en physique". Il ignore les autres possibilités qui s'offrent à lui, puisqu'il lui est permis de faire presque toutes les autres filières dans les autres facultés. « Honnêtement, je ne pensais pas avoir le bac (C). Je l'ai eu je ne sais pas comment... le jour du bac ça a marché, alors que toute l'année ça n'a pas marché...L'Université m'est apparue comme la seule opportunité possible. Moi personnellement je trouve qu'après le bac, j'ai été abandonné à moi-même...», nous relate Barthelemy.

Il est "socialement" conditionné à se limiter à ses trois filières ou à chercher une place dans une école d'ingénierie. Rares sont les bacheliers de série C qui parviennent à s'affranchir de ce carcan dans lequel la société les a emprisonnés. Très souvent s'ils commencent à explorer d'autres voies, c'est lorsqu'ils ont rencontré l'échec dans les voies "classiques". En effet ces étudiants louent les avantages et les bénéfices des formations courtes en les comparant à la faculté. Claver, un étudiant ayant déjà repris le niveau II dans la faculté des sciences relève que : « Le BTS est plus encadré, déjà dans l'entreprise on a un tuteur, à l'Université, bah c'est les profs. Donc on n'a plus de conseils, on est plus aiguillé ou avisé... ». Aussi, Olivier un autre étudiant relève que : « Dans les IUT, c'est des horaires plus scolaires, on est mieux encadré, les profs nous connaissent, on est...par ce qu'à la fac on a quand même l'impression d'être un numéro, quoi. Et on a notre salle de cours, c'est les profs qui se déplacent, c'est mieux quoi...enfin on a l'habitude, voilà c'est ça. Avoir des repères, sa place... c'est ça, quoi. ».

De même les titulaires de baccalauréat D que nous avons rencontrés essayent en grand nombre d'entrer chaque année en filière médecine et sciences biomédicales. Bon nombre d'étudiants n'y réussissent pas ; puisque le nombre de place est limité. Ils sont appelés à trouver très rapidement une solution de rechange. La grande majorité d'entre-eux se replie vers la faculté des sciences, particulièrement vers les filières telles que la chimie, la Biologie Animale, la Biochimie, la Biologie Végétale, les Sciences de la Terre, ou d'autres comme la physique si ceux-ci ont eu une moyenne supérieur ou égale à douze au baccalauréat. Les plus doués en mathématiques et en physique optent pour des filières correspondantes lorsque leurs notes au baccalauréat le leur permettent. Le choc pour ces étudiants est le plus souvent de s'apercevoir que ces filières, dont le prestige les a séduits ont pour principal débouchés l'enseignement, lequel ne faisait pas partie des rêves de la plupart d'entre-eux. Ils rêvent des métiers plus prestigieux à leurs yeux, et qui puissent leur fournir un certain confort financier, que selon eux l'enseignement ne peut que passablement procurer. Bref l'idée selon laquelle il y'a des filières plus exigeantes, plus prestigieuses, meilleures que d'autres, influencent les choix de plusieurs étudiants.

Au regard de ce qui précède, l'idée de la hiérarchisation des séries au secondaire se poursuit à l'université à travers des branches d'études. En effet, la société attribue à certaines filières d'étude un poids, une valeur qu'elle n'attribue pas à d'autres ; contrairement aux choix d'une série au secondaire qui ouvre la voie à de nombreuses options possibles après le baccalauréat. Le choix d'une filière canalise une personne vers un certain type d'aptitudes professionnelles. C'est ainsi qu'à partir de la profession à laquelle elle destine, chaque branche d'études se voit attribuer une certaine valeur par les acteurs sociaux.

Mis à part les spécialistes des questions d'éducation et les personnes possédant une culture solide en la matière, il est un fait que la plupart des acteurs sociaux ont une connaissance assez limitée des ouvertures et des débouchés auxquels conduisent les diverses filières universitaires. Cela ne les empêche pas de donner leur opinion, qui bien évidemment ne s'appuie sur aucune donnée suffisante. L'on a constaté que ce n'est pas dans les mœurs des étudiants, des parents et des enseignants de recourir à un conseiller d'orientation. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils posent souvent la question suivante : « que peut-on faire avec la filière que tu as choisie? ». C'est là, la question à laquelle la plupart des

étudiants ont souvent du mal à répondre. Ils sont souvent peu informés sur les opportunités qu’offrent les filières de leurs choix ; mus par les préjugés de leurs environnements respectifs. D’où la conception selon laquelle, « il y’a des filières universitaires qui dépassent d’autres, comme le dit...Alice, étudiante en biologie végétale », semble admise par bon nombre d’étudiants dans les cinq établissements qui ont fait l’objet de notre étude. Ils ont intégré dans leurs systèmes de pensée, les préjugés et les présupposés issus de leur milieu social d’origine. Ceux-ci jouent un rôle clé dans les choix que font les étudiants.

3.2 Filières pour filles, filières pour garçons.

Tableau 2 : *Effectifs des étudiants selon le sexe dans notre échantillon à l’université de Dschang.*

	FLSH	FS	FSJP	FSEG	FASA	TOTAL	POURCENT AGE%
FILLES	19	19	10	9	2	59	39,07
GARCONS	35	26	15	14	2	92	60,92
TOTAL	54	45	25	23	4	151	100

Source : notre enquête de terrain à l’Université de Dschang

D’après notre tableau, 60,92% d’étudiants de notre échantillon pensent que certaines des filières sont plus appropriées aux garçons qu’aux filles, contre 39,07% d’étudiants qui pensent que les filles selon leurs capacités et leur vision de l’emploi peuvent faire les mêmes filières (les filières qui ne nécessitent pas un engagement physique au niveau de la pratique : le marketing, la chimie par exemple) que les garçons et exceller dans leur choix au regard de leurs performances académiques que ces derniers, à l’université de Dschang. Caroline, étudiante en trilingue Allemand, au cours de nos entretiens s’exprime en ces termes : « je ne vois pas pourquoi on cherche toujours à séparer les hommes et les femmes... » ; pour dire que l’orientation des filles ne doit pas différer de celle des garçons. Il existe encore aujourd’hui une tendance dans notre société à faire de certaines filières d’études comme “les sciences dures” où on trouve beaucoup plus d’hommes et les autres branches

d'études, une affaire de femmes, comme les langues étrangères et aussi, les sciences humaines. Cela existe depuis le lycée.

Cette conception sexiste de l'orientation n'est pas uniquement le fait de la gent masculine. Plusieurs filles au lycée intègrent consciemment ou inconsciemment cette façon de penser et ne se battent pas ou semble ne pas se battre avec leur potentiel maximal pour accéder aux séries dites "masculines". Elles vont naturellement en série A. En effet, Gladys étudiante en Etudes Africaines nous a révélé que pour elle : « ...toutes les matières nécessitant les calculs constituent ma "bête noire"... ». Cet état des choses influencent la répartition selon les sexes au niveau de l'université.

En Afrique peu de femmes parviennent à accéder à certaines études qui leur sont pourtant officiellement ouvertes depuis un temps considérable, (dans les années 1960 en occident) malgré les idéaux féministes pour la révolution sexuelle. Il apparaît dans notre étude qu'environ trois quarts des étudiants de la faculté des sciences sont de sexe masculin selon les statistiques de la scolarité de cette faculté. De même il semble y avoir plus de filles que de garçons en F.L.S.H, sauf en sciences humaines, où on a une proportion beaucoup plus élevée de garçons; il n'en demeure pas moins qu'il existe les filières littéraires (lettres étrangères appliquées) qui ont des effectifs féminins plus élevés que les effectifs masculins. Il en va de même pour la F.S.J.P et la F.S.E.G.

Cette dernière faculté semble être celle dans laquelle se replie une proportion significative de filles qui ont un baccalauréat scientifique (surtout de série D) et ont préféré éviter la faculté des sciences. Du point de vue de la société, les études en sciences pures, (sciences physiques, ou sciences naturelles par exemple) sont masculines. Les études en droit, sciences humaines (particulièrement en géographie, psychologie et plus ou moins sociologie), et sciences économiques sont pour les deux sexes, c'est-à-dire, autant les filles que les garçons qui ont manqué "la voie royale" d'autre part. Les études littéraires sont considérées comme féminines. (Pacteau, 1994 : 17) écrit à ce propos qu' : « une adolescente de section A pourra centrer son projet professionnel sur les langues, non pas forcément parce qu'elle les aime, mais parce qu'elle obtient de bonnes notes dans leur apprentissage à l'école, que celles-ci correspondent à son univers culturel et que l'université des lettres est intériorisées " plutôt pour les filles" ». Cette

assertion montre que même en occident ou l'égalité hommes/femmes a gagné énormément du terrain, la plupart des femmes intellectuelles sont littéraires. S'il est vrai que ces classements sociaux conjugués au genre peuvent être appuyés par des statistiques assez réalistes, il n'en demeure pas moins qu'ils peuvent influencer le choix de certaines filles qui admettront leurs faiblesses en matières scientifiques comme "normales" et ne lutteront pas pour accéder à l'excellence dans ces matières. Elles se condamneront à s'inscrire dans une filière littéraire.

Conclusion

En définitive, il ressort que les représentations jouent un rôle non négligeable dans la genèse des logiques des choix académiques des étudiants. La majorité des étudiants intègrent la pensée de leur environnement social sur l'école : la réussite ; le prestige, ou l'avenir. Dans cet ordre d'idées (Philippe, 2011 :18) décrit non pas : « une jeunesse qui menacerait l'ordre social ; mais plutôt une jeunesse qui n'est en fait que trop impatiente de s'y conformer ». Ainsi les étudiants choisissent leur filière avec ce que leurs sociétés leur ont inculqués Autrement dit écrit (Georges, 1980 : 62) : « personne ne fabrique un acte tout seul. Il y'a donc un arrière plan culturel qui participe à l'acte que l'étudiant pose en choisissant les études qu'il poursuit ou qu'il poursuivra ». Tout ce qui est dit ici n'implique pas que la société n'ait nullement des conceptions entièrement fausses sur l'orientation. (Durkheim, 1938 : 337) admet la possibilité d'une inégalité dans l'utilité sociale entre les diverses disciplines. Il soutient que : « les diverses connaissances peuvent ne pas paraître également utiles ; mais il n'en est aucune qui ne le soit véritablement, qui ne puisse le devenir davantage, et qui, par conséquent, doivent être rejetée ou négligée ». C'est dire que le problème des étudiants face au choix d'une filière ne réside pas dans la véracité ou la fausseté de la pensée sociale sur les filières universitaires. Il est plutôt dans l'influence que cette pensée sociale exerce sur eux quand ils choisissent.

Références bibliographiques

Alain (1986), *Propos sur l'éducation suivi de pédagogie infantine*, Paris, Presses Universitaires de France.

- Bisseret Noëlle** (1974), *Les inégaux ou la sélection universitaire en France*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Boudon Raymond** (1973), *L'inégalité des chances : la mobilité sociale dans les sociétés industrielles*, Paris, Armand Colin.
- Bourdieu Pierre et Passeron Jean-Claude** (1964), *Les héritiers, les étudiants et leurs études*, Paris, Editions de Minuit.
- Bourdieu Pierre et Passeron Jean-Claude** (1970), *La reproduction*, Paris, Editions de Minuit.
- Deschamps (Jean Claude), Lorenzi-Cioldi Fabio et Meyer Gerald** (1982), *L'échec scolaire élève modèle ou modèles d'élèves ?*, Lausanne, Pierre-Marcel Favre.
- Dumont Virginie** (1994), *Ça ne va pas à l'école*, Paris, Pocket
- Durkheim Emile** (1938), *L'évolution pédagogique en France*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Durkheim Emile** (1991), *De la division du travail social, préface de la première édition*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Georges François** (1980), « Entretien avec Gérard Mendel » in *Entretiens avec le Monde*, La société, No 6, 28 octobre 1980, Pp. 103-106.
- Mbala Owono Rigobert** (1985), *Origine sociale et éducation au sud Cameroun*, Thèse de Doctorat D'Etat en Science de l'Education, Tome II, Université René Descartes (Paris-V).
- Moscovici Serges** (1961), *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Pacteau Chantal** (1994), « je serais ce que je suis à l'école », in *Sciences Humaines* no 39, mai 1994, Pp.16-28.
- Philippe Cordazzo** (2011), « Choix d'orientations, quelles réalités ? », in Galland O., Verley É, et R. Vourc'h (Dir), *les mondes étudiants. Enquêtes conditions de vie 2011*, Paris, La Documentation française, Pp. 93-104.